



## PETIT COURRIER DES DAMES,

### JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

#### Modes.

En voyant se préparer tant de gracieuses modes d'hiver, on serait tenté de se demander s'il y a progression de coquetterie chez les femmes, ou si nos modistes ont acquis un tel degré de perfection, que l'élégance française se trouve aujourd'hui à son plus heureux apogée. La vérité est que les premières toilettes de soirées qui ont apparu sont si distinguées, si artistement combinées, que l'on comprend toute la séduction qu'une parure peut donner à l'aspect d'une femme. Nous allons esquisser quelques-uns de ces charmans ensembles.

— Une robe en satin rosière, fond rose broché en blanc, corsage uni, avec draperies de blonde retombant en jockeys sur les manches, et attachée au milieu de la poitrine par un nœud formé de barbes

de blonde; chapeau en velours épinglé rose à petits bords ronds, très-incliné d'un côté, et placé de manière à laisser voir une résille de perles passée sur le front et arrêtée sur le côté par deux glands de perles. Au-dessus de la passe du chapeau, une plume blanche bordée d'anneaux roses, qui retombait sur le cou.

— Une robe en satin d'Alger, bleue, semée d'une feuille des Indes brisée d'un effet charmant. Autour du corsage, une mantille plate en dentelle de soie d'un dessin antique; sur le devant du corsage, trois agrafes en turquoises entourées de perles. Pour coiffure, une résille toute perles, un peu élevée sur le front, et retenant sous ses treilles une grosse natte de cheveux tournés; les cheveux étaient enbandeau, et de chaque côté de la résille, tombaient graduellement sur les joues trois glands de perles. Cette coiffure seyait à ravir; mais il faut dire



que c'était la belle M<sup>me</sup> Leh... qui l'avait adopté.

— Une robe en gaze de soie cachemire, impression or et couleurs variées, formant une manière de mosaïque; corsage drapé attaché avec des agrafes en pierreries. Sur la tête, résille d'or fin, dont chaque maille était fixée par une pierre de couleur : ceci était d'une extrême richesse.

— Nous citons autant de résilles pour prouver jusqu'à quel point cette mode est prise cet hiver. On l'adopte à tous les genres de toilette, et on en fait d'une grande simplicité, même en velours noir. Comme jolie toilette d'un goût plus modeste, nous parlerons d'une jeune femme vêtue d'une robe en mousseline des Indes, doublée de rose et garnie d'une mantille en point d'Angleterre. Des manchettes en point garnissaient le bas des manches courtes. Sur la tête, une résille en velours rose et perles retenant les mailles et formant les franges du nœud de velours rose appartenant à la résille.

— Une robe en mousseline-cachemire blanche, à dessins bruns et bleus appliqués en relief, et garnie d'une superbe dentelle de cachemire qui garnissait le corsage et venait aussi traverser le jupon sur le côté. Quelques nœuds bleus étaient placés de distance en distance, servant de tête à la dentelle. Une résille de velours bleu ornée de quelques branches de perles.

— Les chapeaux négligés sont très-grands et ont le plus souvent une passe un peu capote. Le velours pensée et mordoré domine. Un petit bouquet de plumes de la même nuance que le chapeau, mais panaché noir, rend de suite le chapeau plus élégant sans lui ôter son *négligé*.

— Dessous la passe des chapeaux en velours, on voit beaucoup de blondes placées à plat sur le front et arrêtées aux deux côtés par des touffes de coques de rubans ou de fleurs. Nous citerons un joli chapeau de satin rose, avec un bouquet de plumes roses sur la passe, et en dessous, une seule scabiense de chaque côté,

et entourée de blonde. Cet ornement était très-distingué.

— Pour qu'un chapeau de velours noir soit encore à la mode, il doit être orné d'une ou deux plumes noires d'une grande beauté.

— Les *velours* et les *reps* de fantaisie sont employés comme négligés et comme parures; les uns de couleurs suaves et douces, les autres de couleurs plus ternes et plus indécises. Les velours d'Ispahan ont une côte de laine cachée sous le travail de la soie, et tiennent le milieu entre le velours *épinglé* et le velours *simulé*. Moins paré que le premier, plus soutenu que le second, il fait des plis admirables, et brille en beaux reflets à la lumière. Quelques nuances particulièrement sont heureuses et seyantes, le bleu royal, le vert gazon, le gris argent et l'isabelle; pour robes tout-à-fait parées, pour robes de mariée, le velours d'Ispahan est doux et très-riche.

— Viennent ensuite ces mêmes velours façonnés; les couleurs de demi-teintes, avec des ourlets fendus en biais, en velours plein, font de charmantes redingotes pour demi-toilettes. Les nuances roses, gris pâle, sont à peu près les seules nuances très-pâles que l'on porte le soir; le bleu-ciel n'est pas de mauvais goût, mais il n'est pas de mode.

Les levantines brochées sont aussi jolies et plus simples; comme elles ont moins d'éclat, elles conviennent à des toilettes plus modestes, et nous les conseillons comme robes du soir aux personnes qui ne veulent pas porter de satin et n'aiment pas la laine.

Car la laine encore se prête à toutes les exigences. Nous avons vu des florences de laine, tissu fin et transparent comme l'étoffe dont il a pris le nom, sur lequel se dessinent brillantes des fleurs jetées, ou des lignes contrariées en carreaux écosais. Pour le négligé, les satins de laine, aussi doux, aussi soyeux que le cachemire, ont pris un cachet de nouveauté, par



un plein semé de mille pois et petites fleurettes délicates et de très-petite dimension. Le satin de laine est une ressource comme durée, en même tems qu'il reste fort bien porté.

## Le Songe

### DE LA NUIT DE NOCE.

Quand on a, pendant quinze longues heures, regardé, écouté, parlé et porté sur son front l'air pesant de Paris, fardeau qui oppresse le crâne, et ce fardeau plus pesant mille fois encore, la pensée, on se réfugie avec bonheur dans le sommeil, et si l'on y retrouve la pensée que l'on fuyait, du moins ce n'est plus cette importune, implacable et acharnée qui se cramponnait au cerveau, de manière à le faire éclater ou à y faire entrer la folie; non, ce n'est plus cette pensée éveillée qui dit en grinçant les dents: « Tu penseras toujours ! C'est cette pensée riante, vagabonde, sans frein, vaporeuse, qui est à la vie ce que le marabout est au chapeau et le voile de gaze au visage.

C'est le songe, et Dieu nous garde de parler des songes du commencement de la nuit, quand le corps est fatigué par la journée et l'estomac par un repas abondant; ils sont trop matériels et trop terrestres ces rêves-là: ceux que nous aimons sont ceux qui surviennent sur le matin dans un second sommeil; épurés, limpides, transparens comme l'étoile du matin qui brille alors au ciel, ils sont gais, aériens, et l'âme s'envole sur leurs ailes comme la péri sur son nuage ou la fée sur son rayon de lune. La sorcière qui fend l'air sur son rapide et immonde balai représente au contraire les premiers rêves et le cauchemar d'avant minuit.

Et si nous en croyons les nombreux écrivains qui ont traité des songes, ceux

du matin, outre qu'ils sont frais et rians, ont encore le précieux avantage d'être vrais, ce dit-on. Aristote, Artémidore et tant d'autres qui ont traité de l'interprétation des songes, l'affirment, et ils partent pour soutenir cette opinion d'une idée toute belle et toute poétique: c'est qu'à cette heure de renaissance et de renouvellement, l'âme se dégageant des chaînes et des ténèbres du corps peut s'élançer dans les régions infinies, voir l'avenir face à face et en rapporter le reflet au corps. C'est sans doute cet essor de l'âme qui fait que nous nous sentons en rêve voler dans l'espace ou nous abîmer dans des profondeurs immenses, et quand nous touchons le fond nous nous réveillons en tressaillant.

Il y a de quoi tressaillir en effet quand on pense à la perfide et indomptable franchise du songe: comment l'homme qui a commis un crime peut-il dormir sans craindre les terribles révélations des rêves? comment une femme qui a failli peut-elle fermer les yeux en repos à côté de son mari? Si elle ne ressent pas la honte d'avoir menti à la parole donnée, si elle a une conscience aguerrie aux remords, comment ne reste-t-elle pas dans une éternelle insomnie devant l'épouvante d'un songe qui la trahirait?

M. d'A., homme de quarante ans et de quarante mille francs de rente, se lassa un beau matin d'être célibataire, et il n'eut pas de peine à trouver le moyen de sortir de cet état qui le fatiguait. Il n'eut que l'embarras du choix devant une exposition dix fois plus nombreuse que celle du mythologique berger Pâris. Il élut cependant sa Vénus (même style). C'était Albertine, une jeune fille renommée par ses talens, sa bonne éducation et la parfaite pureté de son âme. On ne fait pas attendre un homme qui a quarante mille francs de revenus, et la cour n'était pas faite que le contrat se trouvait dressé, signé; le couple légalisé, béni; le diner commandé, servi, mangé, et le bal ouvert.



La mariée dansa beaucoup, mais ne valsa point; fi! Quant au galop, elle en exécuta un avec son cousin germain Armand, sans préjudice de deux ou trois contredanses qu'elle lui ménagea. Vive la parenté!

A deux heures du matin, le bal s'alanguit, les quadrilles s'éclaircissent, l'orchestre se tut. La mariée se retira alors, et une grande-tante prit M. d'A. à part. Il entra enfin dans la chambre nuptiale; délicat et respectueux, il dit un chaste bonsoir à Albertine qui s'endormit bientôt paisiblement.

M. d'A. était moins tranquille, lui, et ne dormait point; il se tenait le plus immobile que possible, de peur de troubler le sommeil de sa chère Albertine, car il s'était pris à l'aimer, et réfléchissait, en regardant la lueur de la veilleuse sur le plafond, à la nouveauté de sa position actuelle, quand tout-à-coup il entendit à son côté un murmure sourd. Qui parlait à cette heure autour de lui? Il regarda à droite et à gauche et ses yeux s'arrêtèrent sur le visage d'Albertine: elle souriait vaguement, puis ses bras sortirent du lit, en formant les enlacements du galop. Elle rêvait.

M. d'A. prenait plaisir à assister à ce gracieux retentissement du bal, écho lointain et muet de la danse, mais par malheur pour lui, ou pour la mariée plutôt, le riant souvenir ne resta pas muet.

Le mari écoutait de toute son oreille une voix assourdie comme celle des ventriloques. Il distingua cependant quelques paroles.

« Cher Armand! — Bonheur. — Plus tard. — Jet'aime. — Jet'adore — à toujours.

En se réveillant, la pauvre Albertine ne trouva plus son mari, mais bien ce billet:

« Mademoiselle, je vous aimais beaucoup, mais je suis obligée en homme délicat de vous quitter. Je serais coupable de contrarier votre amour, et puis vous avez la malheureuse habitude de

» rêver haut. Je vous laisse libre. Peut-être ce défaut ne troublera-t-il pas le sommeil de M. Armand. »

Elle n'eut rien de mieux à faire que de s'en aller comme elle était venue et de devenir vieille fille, état respectable qu'elle occupe actuellement en déplorant à toute heure ce traître et perfide songe de sa nuit des noces.

ERNEST FOUNET.

## Mœurs

### DES GRANDS EN ANGLETERRE,

AU QUINZIÈME SIÈCLE.

La malheureuse mère des *Enfants d'Édouard* était alors une simple et heureuse jeune fille nommée Elisabeth Woodville ou Wolevil. Ayant épousé celui qu'elle aimait, elle devint lady Gray. Trop tôt libre par la mort de sir John Gray, elle eut le malheur de plaire à Édouard IV qui l'épousa en 1465; alors elle vit les sanglantes querelles des deux roses, et, lors du triomphe de son gendre Henri VII, elle fut confinée dans le couvent de Bermondsey où elle mourut; mais elle fut enterrée dans la sépulture royale de Windsor.

Voici un extrait de son journal dans sa première condition, le *Journal d'Elisabeth Woodville*, conservé dans le château de Drummond; c'est un curieux témoignage du genre de vie des grandes familles à cette époque.

« Mardi 9 mars. — Levée à quatre heures, et aidé Catherine à traire les vaches, l'autre fille de basse-cour s'é-tant, la veille, si terriblement échaudé la main. Fait un cataplasme pour Rachel, et donné deux sous à Robin pour lui avoir quelque bonne chose de chez l'apothicaire.

» Sept heures. Être allée à la promenade avec madame ma mère, dans les



» environs; donné des alimens à vingt-  
» cinq personnes, hommes et femmes;  
» grondé sévèrement Roger d'avoir té-  
» moigné de la mauvaise volonté pour  
» nous accompagner en portant des res-  
» tes \*.

» Huit heures. Été dans l'enclos, der-  
» rière la maison, avec ma chambrière  
» Dorothée; avoir attrapé moi-même  
» Thump, le petit Poney, et galopé  
» l'espace de six milles (deux lieues),  
» sans selle ni bride.

» Dix heures. Retour et dîner. John  
» Gray, un aimable jeune homme; mais  
» que m'importe? une fille vertueuse doit  
» s'abandonner entièrement à la direction  
» de ses parens. John a peu mangé; il  
» dérobait vers moi quantité de tendres  
» regards, et il a dit qu'il ne trouvait  
» jamais belles les femmes qui n'étaient  
» pas d'un bon caractère. J'espère que  
» mon caractère n'est pas insupportable;  
» personne ne s'en plaint, si ce n'est Ro-  
» ger, le plus maussade serviteur de la  
» famille. John Gray aime les dents blan-  
» ches; mes dents ne sont pas mal, à ce  
» que je crois; mes cheveux sont aussi  
» noirs que du jais, quoique ce soit moi  
» qui le dise, et John, si je ne me  
» trompe, est de la même opinion.

» Onze heures. Sortie de table, la  
» compagnie a désiré se promener dans  
» les prés. John Gray m'a louée au-delà  
» de toute expression, et deux fois il a  
» pressé ma main avec une grande ardeur.  
» Je ne puis dire que j'aie aucune objec-  
» tion à faire à John Gray; il joue aux  
» barres aussi bien qu'aucun de nos gen-  
» tilshommes, et jamais il ne manque la  
» messe et l'office les dimanches.

» Trois heures. La maison du pauvre  
» fermier Robinson a totalement brûlé  
» par accident. John Gray a proposé une  
» souscription pour Robinson, et il n'a  
» pas donné moins de quatre livres ster-

\* L'expression anglaise est plus polie : *broken meat*, mets brisés.

» ling (quatre louis). A cette bienfai-  
» sante intention, *memorandum* : je ne  
» l'ai jamais vu si beau qu'en ce moment.

» Quatre heures. Allée à l'église. Six  
» heures. Donné à manger aux cochons et  
» d'ans le poulailler.

» Sept heures. Le souper est sur la  
» table; on est retardé à cause de l'évé-  
» nement du fermier Robinson. *Memo-*  
» *randum* : le pâté d'oie est trop risolé,  
» et le porc est rôti en miettes.

» Neuf heures. Toute la société est en-  
» dormie; ces dernières heures sont très-  
» désagréables. Dit mes prières une se-  
» conde fois, John Gray ayant trop dis-  
» trait mes pensées à la première. Je  
» m'endors aussi et rêve de John Gray.

Quatre ans après le mariage de la veuve  
de John Gray avec le roi Édouard, ma-  
riage qui commença la terrible minorité du  
comte de Warwick, la mère de la reine,  
lady Jacquetta Woodville, créée duchesse  
de Bedford, fut soupçonnée de sorcellerie.  
Avertie que ces bruits couraient contre elle,  
elle crut devoir se plaindre et se justifier  
devant le roi, qu'occupait gravement l'in-  
surrection du Yorkshire, et qui allait per-  
dre la liberté dans la bataille d'Edgecote,  
où la pauvre femme perdit son fils et son  
mari; la reine, son père et son frère. Ce  
plaidoyer de la belle-mère du roi n'est  
peut-être pas moins curieux que le jour-  
nal de la jeune fille. Toutefois, disons  
d'avance que le roi ne fit pas difficulté  
de reconnaître l'innocence de sa belle-  
mère.

S. MAZURE.

## L'Abbaye de Sainte-Claire.

Onze heures venaient de sonner à l'an-  
tique abbaye de Sainte-Claire, un vent  
glacial sifflait à travers les portes mal  
jointes de la chapelle, et la grêle frappait  
avec force contre les noirs vitraux : une



jeune religieuse, triste et languissante, se promenait lentement dans une des salles de l'abbaye en attendant la prière du soir.

Sa figure pâle, son œil mourant, attestaient que cette jeune plante ne conservait plus qu'un faible germe de vitalité que le moindre effort, le moindre souffle allait briser. Avait-elle, par une fatalité trop commune dans les climats du nord, puisé la mort dans le sein qui lui donna la vie, ou les souffrances morales avaient-elles seules altéré sa santé? Peut-être ces deux causes réunies bâtaient en elle le moment de la destruction, et l'indifférence que lui inspirait sa destinée prouvait que toute espérance de bonheur était éteinte dans son cœur.

Il fut un tems pourtant où toutes les illusions de la jeunesse, tous les rêves poétiques de l'imagination coloraient ses jours de teintes si éclatantes qu'elles ressemblaient aux vives lumières qui éclairaient les salles des festins, et aujourd'hui un voile lugubre est étendu sur sa destinée. C'est qu'aucun de ses doux projets de jeune fille ne s'est réalisé, c'est qu'un couvent a été posé pour barrière entre elle et celui qu'elle aimait, et que son père s'est montré plus orgueilleux que tendre.

Elle avait dirigé ses pas vers une des fenêtres de l'abbaye : de là elle pouvait voir le féodal château de Cherbury où elle avait passé son enfance. Ses tours, noircies par le tems, mais éclairées par les premiers rayons de la lune, se détachaient sur un ciel sombre et chargé de nuages ; les hauts et vieux marronniers s'élevaient au-dessus des murs du château, et le léger bruissement de leurs feuilles tremblantes se mêlait au souffle du vent.

La jeune religieuse détournait la tête en soupirant, car il lui sembla voir la salle des cérémonies peuplée de joyeux convives, les coupes circuler de main en main comme en un jour de fête. Le bruit d'une nacelle qui glissait sur l'eau attira son attention vers la rivière qui coulait auprès

du château, et le chant monotone du batelier qui répétait le refrain d'une vieille ballade avait quelque chose de plaintif, qui semblait présager un malheur.

Bientôt la cloche du soir annonça l'heure de la prière. La jeune religieuse se rendit à la chapelle, et, s'agenouillant sur les marches de l'autel, elle appuya son front brûlant sur le marbre froid d'une des colonnes. Les voix suaves des jeunes vierges avaient à peine commencé leur concert de louanges, lorsque une odeur de soufre et de fumée se fit vivement sentir. Les pieuses filles se précipitèrent vers la porte. La partie latérale de l'abbaye était déjà toute en feu : la jeune religieuse sortit la dernière ; elle marchait à pas lents et ne paraissait redouter aucun danger, tandis que ses compagnes fuyaient en désordre.

Arrivée dans le jardin, elle s'arrêta contre un arbre, ses forces étant épuisées par les souffrances morales. Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, donnez-moi le courage de quitter sans faiblesse une vie qui fut remplie d'amertume et d'ennui pour votre infortunée pénitente ; dites-lui pourquoi elle éprouve un sentiment d'effroi, pourquoi tous ses sens se révoltent à l'idée d'une mort inévitable, puisque dans la tombe seule elle doit trouver du calme et du repos.

En ce moment un des murs de l'abbaye s'écroula, et elle vit, debout dans les ruines, un homme d'une taille élevée, qui la contemplait avec anxiété et extase. La religieuse tressaillit et détournait la tête ; puis, élevant sa faible voix : « Fuyez, Oscar, s'écria-t-elle, que venez-vous faire ici ? Est-ce pour me faire regretter la vie ?

« C'est pour vous sauver, lui répondit-il. — Me sauver, répéta-t-elle, c'est impossible. Je suis attachée par des liens sacrés à la malheureuse abbaye ; je dois périr avec elle. Car c'est ici, Oscar, ajouta-t-elle d'un air égaré et avec un sourire amer, que je trouverai la tranquillité et le bonheur ; mon père me l'a dit...



Sans l'écouter davantage, Selly l'enlaça dans ses bras. A peine avait-il franchi le seuil de l'abbaye, que les restes fumans de cette enceinte s'écroulèrent derrière lui. « Dieu soit loué, s'écria-t-il, elle est sauvée; elle est à moi ! »

A la clarté des flammes, il voulut considérer le visage si touchant et si doux de celle qu'il aimait et qu'il pressait sur son cœur palpitant; mais il s'aperçut qu'il ne tenait plus dans ses bras qu'un corps inanimé. Adeline venait de rendre le dernier soupir, sa frêle organisation n'avait pu résister à de si poignantes impressions.

Le lendemain on trouva plusieurs religieuses écrasées sous les ruines; et le batelier, dont la barque glissait sur l'eau, et qu'Oscar avait amené pour protéger leur fuite, ramena deux cadavres sur la rive.

Il répétait encore le refrain de sa plaintive ballade, et il semblait convier les voyageurs aux funérailles.

ÉMILIE MARCEL.

#### LUIZ DE SOUZA.

On a beaucoup parlé de *Luiz de Souza* de M. Ferdinand Denis; on a loué l'harmonie de son style, le brillant coloris de ses tableaux, son érudition vaste et profonde; nul jusqu'ici, que nous sachions, ne s'est arrêté sur la partie la plus intéressante et la plus morale du drame. Les amours de Magdalena avec Luiz de Souza n'ont paru qu'une intrigue plus ou moins chaste, comme on en voit dans tous les romans. Le personnage du marquis de Kleist n'a offert qu'un cabaliste à la recherche de l'*archée élémentaire*, et les uns et les autres n'ayant pas vu ou compris ces types, on a été jusqu'à reprocher à M. Ferdinand Denis un trop grand luxe de savoir dans son livre.

*Luiz de Souza*, avec sa mélancolie toute religieuse, son amour pudique, son

ame de héros, ardente, pleine d'enthousiasme et de poésie, c'est l'homme docile et croyant qui soumet ses passions à la religion, préfère la foi à l'autorité d'une raison hallucinatrice, et se renonce pour servir Dieu. Magdalena, c'est la femme chrétienne au milieu du monde, exposée à ses séductions, à ses pièges; l'épouse chaste qui fait taire au-dedans de son cœur les suggestions de l'amour illégitime qui s'y est introduit à son insu, et qui, trop faible pour lutter toujours avec avantage contre l'erreur, se rend coupable sans cesser d'être fidèle. Jamais femme adultère ne fut plus innocente; jamais le crime ne s'allia à la vertu sans la moins altérer.

En opposition à ces deux suaves figures, se dresse la satanique expression du marquis de Kleist, ce fils de l'ange déchu, qui se flatte de reconquérir le ciel en se vautrant comme le serpent dans les fanges de la terre; c'est l'homme d'aujourd'hui, d'hier, de tous les tems, qui croit pouvoir éconduire la religion par la science, et qui, épouvanté de son néant, crie à Dieu du fond de l'abîme de lui tendre la main.

Il est encore un personnage que nous ne saurions passer sous silence, c'est Léila Marianne. Léila Marianne, création charmante, aérienne, toute de dévouement: vous l'aimez, vous l'admirez, soit qu'elle assiste aux évocations lugubres du cabaliste, soit que, simulant la folie et contre-faisant l'inspirée, elle trompe la crédulité des Arabes pour délivrer l'amant de sa belle maîtresse, soit enfin qu'elle donne des baisers ou des larmes à sa chère Péрила-Colombe. Ange toujours prêt à se dévouer, pétri d'amour et de candeur, Léila Marianne est un rayon de soleil d'Afrique qui se joue parmi les belles et grandes figures du drame pour en faire mieux ressortir les saillies.

Ce livre, fort et éloquent, est empreint d'un bout à l'autre d'une sainte ferveur; depuis bien long-temps nous n'avions lu un livre qui nous ait fait autant de plaisir.



Le seul reproche que nous ferons à l'auteur, c'est qu'entraîné par sa riche imagination, il néglige volontairement la logique de l'intrigue, en sorte que le brillant l'emporte sur le naturel. Quoi qu'il en soit, disons-le, il y a progrès ici et dans la forme et dans le fond. Luiz de Souza est une œuvre de conscience qui place son auteur au niveau de nos premiers écrivains, et qui fera toujours passer de délicieux instans à ses lecteurs.

X.

## Théâtres.

VAUDEVILLE. — *L'Ami de la Garnison* est le titre de la deuxième pièce que MM. de Longpré et Emmanuel ont donnée au Vaudeville. Fidèles à l'ancienne tradition, les auteurs ont mis en scène un jeune sous-lieutenant, spirituel, brave et réussissant toujours; le civil a été gratifié de lâcheté, de bêtise, et le pauvre bourgeois est mystifié. Arnal a rempli ce dernier rôle d'une manière charmante. En deux mots la pièce a été bien accueillie par le public et aura une longue suite de représentations.

VARIÉTÉS. — M<sup>lle</sup> Jenny-Colon vient encore de créer un nouveau rôle dont elle s'est acquittée avec toute la verve et la grâce qui ont fait d'elle une de nos artistes les plus attrayantes. Le vaudeville en question est de M. Adolphe Dennery, et a pour titre *la Femme qui se venge*. Bressan et Cazot ont joué comme d'ordinaire, bien.

PORTE SAINT-MARTIN. — Enfin ce spectacle annoncé depuis si long-temps à tout Paris est venu sur la scène de la Porte

Saint-Martin enlever les suffrages du public. Imaginez-vous des cascades d'hommes déroulant les uns de dessus les autres, des obélisques humains se formant comme par enchantement. Tout ce que nous pourrions dire des artistes bédouins serait au-dessous de leur talent, et d'ailleurs, en faisant une narration exacte de leurs tours, nous craindrions de ne pas être crus, et nous vous rappellerons cette devise : *Il faut le voir pour le croire* ! Tous nos alcides et hercules du Nord, tous nos Mazurier, nos Auriol et autres célébrités de ce genre, ne seraient que de faibles élèves auprès de ces êtres surnaturels. Nous le répétons : *Il faut le voir pour le croire* !

## EAU DE NINON.

Le dépôt de cette eau, dont le monde élégant apprécie chaque jour de plus en plus les bienfaisantes propriétés, est toujours à la *Mère de Famille*, rue du Helder, n° 1. Il est constant que c'est à l'usage fréquent de cette eau que Ninon dut la conservation de sa beauté jusqu'à l'âge le plus avancé, tant elle rafraîchit, raffermie et donne d'éclat à la peau. Elle est recherchée comme le meilleur préservatif contre les impressions de l'air, si nuisibles à la beauté, et contre les atteintes de la poussière et de l'air vicié des soirées et des bals. Elle empêche la peau de se faner et de se rider; elle est parfaite pour la barbe et les yeux; elle conserve les dents et tient l'haleine très-fraîche. Les flacons d'EAU DE NINON figurent toujours dans les présens de noces, de fêtes et du jour de l'an. On fait des envois dans les départemens et à l'étranger. Pour éviter toutes contrefaçons, un prospectus accompagne chaque bouteille dont l'étiquette porte les lettres initiales du propriétaire, qui sont F R D L.

A ce Numéro est jointe la planche 1208.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.  
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f.  
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.  
On s'abonne au bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les directeurs de Postes des Départemens.  
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE BONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



Ayuntamiento de Madrid



# Modes de Paris.

20 Novembre 1835.

N.º 1208.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2 <sup>1</sup>/<sub>2</sub> près le passage de l'Opéra.

Turban en gaze Exécuté par M.º Neuville, passage des Panoramas galerie des Variétés.  
Robe en Velours Similé.

Façon de M.º Robert, rue du Marché St. Honoré. 4.

Mess. S. & J. Fuller N.º 34, Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid





Ayuntamiento de Madrid



10 Novembre 1835.

COUPES DE ROBES.

